ALBIN MICHEL

René R. Khawam

Les Otages de l'Imâm

Récit d'un témoin...
il y a un siècle de cela
sur les confins de l'Iran

monnie en 8° Ln 27 6240 B DRANCEY (Anna)

Les Otages de l'Imâm

27 sij

8° Ln 27
6240
B

ŒUVRES DE RENÉ R. KHAWAM

Aux Éditions Albin Michel :

Propos des Arabes sur la vie en société.
Les Mille et Une Nuits I : Dames insignes et Serviteurs galants.
Les Mille et Une Nuits II : Les Cœurs inhumains.
Les Mille et Une Nuits III : L'Épopée des voleurs.
Les Mille et Une Nuits IV : Récits sapientiaux.
Nuits de Noces ou Comment humer le doux breuvage de la magie licite, par 'Abd al-Rahmâne al-Souyoûtî.
Les Fleurs éclatantes dans les baisers et l'accolement, par al-Baghdâdî.
La Cuisine arabe.

Aux Éditions de l'Orante :

Propos d'Amour des Mystiques musulmans.
Mahomet mystique et les quatre premiers khalifes, par al-Mounâwî.
Djordjos, roman.

Aux Éditions Phébus :

Le Livre des Ruses.
La Prairie parfumée, par Nafzàwî.
Histoires étranges et merveilleuses, par Qalyoûbî.
Lettre aux Français, par l'émir Abd el-Kader.
Le Voile arraché (2 vol.), par Djawbarî.

Dans d'autres maisons :

Grammaire pratique arabe (éd. Samuélian).
La Poésie arabe (3e éd.), éd. Seghers.
Etc.

Les Otages de l'Imâm

Récit d'un témoin
...il y a un siècle de cela
sur les confins de l'Iran

présenté
par René R. Khawam

Albin Michel

DL-05-11-1980-31131
JH BDF 25/11/80



© *Éditions Albin Michel, 1980.*
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-01053-X

Introduction

Les personnages du drame dont nous donnons ici le compte rendu historique, drame qui se présente sous la forme d'un journal, c'est-à-dire d'un témoignage direct et vécu (bien que rédigé dans un style vieillot et pieusement moralisateur), sont : un imâm musulman pieux, des otages qui n'ont rien à voir avec la querelle des politiciens, des étudiants fiers de leur savoir, pour qui le but intellectuellement reconnu pour désirable et parfait exige tous les sacrifices, un peuple opprimé et misérable qui veut changer quelque peu l'orientation de sa destinée, des représentants d'une grande nation qui veut dominer et verser en même temps sur les peuples soumis les bienfaits de la science moderne et du progrès, de petites nations minuscules piétinées, déchirées, voulant quand même rester fidèles à leur culture qui date des premiers temps historiques.

Le narrateur, ou plutôt la narratrice, car c'est une

bonne petite Française de Paris qui parle, tout en supportant avec courage ses souffrances physiques et morales, montre une finesse d'observation dans ses malheurs, qui nous éclaire sur tout le conditionnement psychologique de cette affaire.

Nous serons d'autant plus à l'aise pour faire nos déductions qu'Anne Drancey, la Française perdue dans ce monde iranien, arrive, grâce à un jugement impartial, à nous montrer les qualités indubitables de ses bourreaux, leur aspect profondément humain sous les attitudes artificielles dictées par l'autorité ou les convictions traditionnelles.

L'imâm en question est le chef de la prière, l'incarnation de la plus haute compétence religieuse, donc politique, puisqu'il s'agit de musulmans. Il est présenté d'abord dans son aspect physique, dans son habileté à manier les armes, à diriger les combats, à juger les différends dans la vie quotidienne de son peuple. A cela s'ajoutent les rapports de l'homme en question avec sa Foi musulmane et ses convictions religieuses. Et là, tout est logique, et même digne d'admiration héroïque. L'imâm ose, au nom de sa Foi, s'opposer à la politique impérialiste des tsars de Russie Nicolas Ier et Alexandre II (les événements se sont déroulés en 1854) qui veulent poursuivre une politique slavophile au sud de leur immense territoire, c'est-à-dire dans les régions du Caucase et de la Caspienne, au détriment des droits historiques, ethnologiques, culturels, des Iraniens, à ce moment fort affaiblis à la suite de crises intérieures. Or, le pouvoir religieux d'un seul homme va mettre en échec des plans savamment préparés, jusqu'au moment où s'impose le fait regrettable, mais peut-être

prévu comme subterfuge, des otages à saisir et à garder.

Mais, en même temps, c'est, après les premières péripéties sauvages et même cruelles, le contact des prisonniers avec l'entourage familier du chef ennemi. C'est dans son harem que les femmes enlevées sont gardées et rien n'empêche alors une sorte de fraternisation, de compréhension, de respect et d'amour mutuel entre tous les acteurs de cette tragédie.

La partie psychologique de ce journal, qui décrit tous les détails de la vie domestique d'un grand chef politique et religieux, en fait un document fort précieux sur la vie cachée des grands hommes. Et qui nous dit que telle décision politique, telle attitude religieuse, telle déclaration fracassante, n'ont pas eu pour causes, en partie seulement, telle parole ou tel regard ou tel sourire d'une femme affectionnée, vivant à l'ombre du Maître ? La manière d'agir de l'imâm en question, son caractère, sa politique, ne sont peut-être décelés dans leur profondeur qu'au cours des moments passés auprès de ses femmes (parce qu'un musulman a plusieurs femmes légales) et de ses enfants. Et les erreurs commises l'ont peut-être été en dehors de cette ambiance. On serait même porté à hasarder cette hypothèse : les chefs politiques arabes et musulmans ont été souvent entraînés vers l'erreur et l'échec par des conseillers qui les ont distraits de cette vie familiale et de l'influence de leurs femmes, à moins qu'on se soit ingénié à pourrir ce milieu, afin de les abattre plus facilement.

Cette affaire d'otages eut un retentissement national, c'est-à-dire entre les deux pays concernés : l'Iran

et la Russie, et un retentissement international, c'est-à-dire entre tous les pays s'occupant de leurs intérêts dans cette partie du monde, soit : la France, la Grande-Bretagne, la Turquie. Il faut ajouter à cette liste toutes les petites nations du Caucase, objets d'un enjeu politique où elles ne trouvent aucun avantage : la Géorgie, l'Arménie, le Daghestan, l'Azerbaydjan.

Aujourd'hui, en 1980, quand nous examinons la carte de cette région, nous ne pouvons que nous étonner du chemin parcouru... en un siècle seulement.

— L'Adjarie, sur la mer Noire, avec pour capitale Batoumi (ou Batoum), est une République autonome qui dépend de la République fédérée de Géorgie, dont elle est séparée par le Rion, fleuve qui se jette dans la mer Noire. La frontière sud de l'Adjarie sépare l'U.R.S.S. de la Turquie. L'Adjarie a 2 900 km^2 et sa population atteint 250 000 habitants.

— La Géorgie a une façade maritime étroite sur la mer Noire. La région du cours inférieur du Rion, appelée Colchide, est une des plus riches d'U.R.S.S., du point de vue des cultures subtropicales. La capitale du pays est Tbilissi, l'ancienne Tiflis. Le pays comprend surtout les régions montagneuses de l'intérieur. Sa superficie est de 69 700 km^2, sa population 4 800 000 habitants. Il a un important centre de sidérurgie, une usine de camions et d'importantes ressources agricoles. C'est une République socialiste fédérative soviétique, une des quinze de l'U.R.S.S. (Staline était géorgien). Elle a une petite frontière avec la Turquie, à la suite de l'Adjarie.

— Au nord de la Géorgie, l'Ossétie du Sud est autonome, rattachée administrativement à la République

de Géorgie. A sa suite, l'Ossétie du Nord est rattachée à Moscou (république autonome).

— L'Arménie a une longue frontière avec la Turquie. C'est une République socialiste fédérative soviétique, la plus petite de l'U.R.S.S., puisqu'elle a 29 000 km², avec 2 millions d'habitants (capitale Erevan). Elle touche l'Iran sur une très petite distance. On y a développé l'hydro-électricité et l'irrigation (importante culture de coton).

— Le territoire de Nakhitchevan, République autonome (154 000 habitants), a été rattaché à l'Azerbaydjan. Celui-ci a une frontière commune avec l'Iran, où se trouve l'Azerbaydjan iranien. La langue est iranienne, ainsi que la civilisation et la culture. C'est une République socialiste fédérative soviétique de 87 000 km², peuplée de 4 millions et demi d'habitants. Elle est riveraine de la mer Caspienne. Sa capitale Bakou est riche en pétrole. L'ethnie est indo-européenne mêlée de tatare. Les marais au pied du Caucase ont été assainis, donnant lieu à la culture du riz et du coton.

— Au nord et toujours sur la Caspienne, s'étend le Daghestan, dont la civilisation a été fortement iranisée. C'est là où se développa et prit fin le drame des otages en 1854[1]. Tout le rivage occidental de la Caspienne a

1. Le témoignage que nous présentons date de 1857, éd. avec une multitude de coquilles par E. Merlieux, à Paris, ainsi que des confusions de paragraphes, ce qui le rendait pratiquement illisible. Il a été rééd. tel quel en 1860. Une rectification s'imposait, du point de vue historique et géographique. Nous l'avons faite, en ajoutant les notes explicatives nécessaires. Les titres de paragraphe sont de nous, car ceux de l'éd. ne correspondaient pas avec le texte. A part cela, ce texte est resté sans changement aucun, bien entendu, mais nous en avons corrigé la ponctuation, qui était très déficiente.

été longtemps pris en tutelle par l'Empire iranien, au temps de sa grande prospérité. Aujourd'hui le Daghestan est une République autonome de 50 300 km², avec une population de 1 million et demi, rattachée directement à Moscou. Les réserves de minerais non ferreux et de pétrole y sont importantes. On y vit surtout d'élevage. La capitale est Makhatchkala. Derbent, port sur la Caspienne, n'a plus grande activité. C'était autrefois le carrefour des échanges entre le monde slave, au nord, et le monde musulman, au sud. Les Arabes l'appelaient « Bâb al-Abwâb » (la Porte des Portes), peut-être à cause d'un mur construit par Alexandre le Grand. Le col de Derbent, dans les avant-monts du Caucase, permettait de défendre aux nomades de l'Asie l'accès du monde gréco-latin et de la Méditerranée.

— Entre le Daghestan et la Géorgie, s'intercale la République autonome de Tchetcheno-Ingouch, territoire de 19 700 km², peuplé de 1 060 000 habitants, administré par Moscou. Les Tchetchens avaient courageusement soutenu l'imâm. On les retrouvera au cours des pages du Journal. La capitale de la région est aujourd'hui Groznyi, centre d'un important gisement de pétrole, transporté par oléoduc vers Batoum (mer Noire) ou vers Bakou (mer Caspienne).

— Au voisinage, se trouve la République autonome de Kabarda-Balkar, de 12 500 km², peuplée de 555 000 habitants, belliqueux et retranchés sur les plateaux nord du Grand Caucase. Le point culminant du Caucase, l'Elbrouz (5633 mètres), se trouve là. Leur capitale est Naltchik, centre d'industries légères.

— A l'ouest, la région autonome de Karatchaïevsk-

Tcherkersk (10 300 km² et 278 000 habitants) groupe les restes de populations turques émigrées. Elle dépend aussi de Moscou.

— Le territoire autonome des Adyghéens (4000 km² et 300 000 habitants) a le même statut administratif. A Maïkop, on exploite un gisement de pétrole.

— Le territoire de Krasnodar, non loin de la mer Noire, est hautement industrialisé, avec un barrage sur le fleuve Kouban, qui a 907 kilomètres. La vallée du Kouban est un des greniers à céréales de l'U.R.S.S.

— Plus au nord encore, le territoire de Stavropol (80 600 km² et 2 millions et demi d'habitants) dépend de la République de Moscou. La ville elle-même, fondée en 1777, contrôle un des gisements de gaz naturel les plus grands du monde. Un gazoduc le transporte jusqu'à Moscou et Leningrad.

Ainsi, dans cette région disputée entre les civilisations du nord et celles du sud, où l'influence iranienne a remplacé celle de Rome et de la Grèce hellénistique, l'islâm iranien prenant tour à tour le relais de l'islâm arabe et de l'islâm turc, des richesses immenses ont été exploitées aujourd'hui et réparties entre une quinzaine de républiques socialistes et de territoires autonomes, formés après la Révolution bolchevique soviétique selon le choix des populations. C'est la constatation que nous pouvons faire honnêtement de l'extérieur. Ce développement extraordinaire en regard de la période considérée, même si elle s'étend sur un siècle, était aussi le but de l'imâm révolutionnaire qui agit au moment de l'affaire des otages. Seulement, il voulait allier l'épanouissement spirituel d'un islâm régénéré et ramené à sa pureté primitive, avec le bonheur des

populations croyantes. La lutte, autrefois engagée entre Iraniens et Slaves, sous la bannière slavophile des tsars de Russie, est redéfinie en d'autres termes : la transformation intérieure spirituelle pour un redéploiement vers l'Absolu contre l'exploitation rationnelle des richesses matérielles d'un pays pour le bien-être des populations dans une autonomie contrôlée.

L'imâm dont il sera question dans ce témoignage d'une prisonnière est Chamîl, né à la fin du XVIIIe siècle, à Gimrî, petit village du Daghestan. Il était de la race des Turco-Mongols, restes de l'invasion hunnique ancienne, islamisés en surface au Ve siècle, puis plus profondément au Xe. C'étaient des montagnards du nord du Daghestan, habitués à faire de fréquentes incursions dans les plaines du littoral de la Caspienne. On les appelait « Avar » ou « Khountaq ». Le nom « Chamîl » est une déformation du « Chamoû'îl » ou « Samoû'îl » arabe, qui équivaut à « Samuel ». Près des « Khountaq », toujours dans les montagnes du Daghestan, vivait une population juive ancienne, que l'on nommait « Dagh-Tchoufout » (juifs des montagnes), ou « Zirihgarân » (fabricants de cuirasse). Leurs rites funéraires ressemblent à ceux de certaines peuplades de l'Iran. Toujours est-il que le roi David de la Bible passe pour avoir inventé les cottes de mailles et pour en avoir fabriqué dans son atelier particulier de ses propres mains. Lors de l'invasion de Tamerlan (Tîmûr Lenk) en 1395-1396, ils offrirent pour se racheter un lot de cottes de mailles qu'ils avaient fabriquées.

Dans les hautes vallées, le souverain de Khaydâne avait adopté en même temps les trois religions monothéistes du Caucase : il était juif, chrétien et musul-

man. Il chômait le vendredi avec les musulmans et participait à leurs prières dans la mosquée ; il fêtait le sabbat avec les juifs et allait à la synagogue ; il célébrait le dimanche avec les chrétiens et assistait à leurs cérémonies à l'église du lieu. Il prétendait descendre des conquérants arabes et portait un titre de consonance iranienne, le Salifâne.

Chamîl très jeune sentit la nécessité d'une réforme générale de l'Etat, se dressant à la fois contre les petits princes locaux et contre les Russes qui s'installaient peu à peu dans le pays. Il essaya en vain de prendre la ville fortifiée de Khounzaq. En 1834, le chef du mouvement d'indépendance ayant été assassiné, il fut choisi comme chef à sa place par les résistants. Après quelques échecs, il raffermit sa position et contrôla presque tout le Daghestan, enrôlant les Tchetchens, montagnards de l'ouest, en même temps que les Lesghiens, anciens habitants du pays de culture iranienne. Son administration reçut ses lois dans un souci très poussé d'ordre et de justice. Il institua des unités administratives, les « dâ'ira » ou « cercles », dirigés par ses substituts ou délégués, les « nâ'ib ». Un Juge fut désigné à leur côté, le « qâdi », ou « molla », à la manière iranienne, chargé de régler les différends suivant la Loi religieuse de l'Islâm et le Qoran. Au-dessus des Juges locaux, un « mufti » ou « jurisconsulte » assurait l'unité de l'ensemble. Quant à Chamîl, il menait la guerre et faisait des tournées de conférences religieuses, suivant l'esprit de la Confrérie mystique des Naqchbandiyya, dont il était membre. Des confrères mystiques se vouaient à la prière et à l'exhortation pieuse des masses, d'après, semble-t-il, des thèmes

d'approfondissement religieux fixés par lui. Le fondateur de cet Ordre mystique, Naqchband, mort à Boukhara (aujourd'hui dans la République socialiste fédérative soviétique d'Ouzbekistan) en 1389, avait prescrit à ses disciples une ascèse très stricte, à laquelle Chamîl resta fidèle. On le verra d'ailleurs en parcourant les pages de ce Journal. Cette attitude les rapprochait particulièrement des masses pauvres auxquelles ils insufflaient un esprit de lutte courageuse pour sortir de leur misère. Les Naqchbandiyya se sont surtout répandus dans le Turkestan, en Chine, en Turquie, au Pakistan, en Inde et en Malaisie.

Des secours auraient pu parvenir à Chamîl de Turquie, mais pendant ce temps se déroulait la guerre de Crimée. Le sultan de l'Empire ottoman, Mahmoûd II, vaincu par le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali (Mouhammad-Ali), avait demandé le secours de la Russie, qui lui avait imposé le traité d'Unkiar-Skelessi en juillet 1833 : alliance défensive, fermeture des détroits des Dardanelles aux navires de guerre, sauf ceux des Russes, protection par le tsar des populations chrétiennes en territoire turc. La menace d'une mainmise de la Russie sur la mer Noire, qui devenait ainsi une grande rade russe, avec l'isolement de la Turquie pour mieux la dépecer, inquiéta la Grande-Bretagne. Elle répliqua en signant avec le sultan, en 1841, la convention de Londres : les navires de guerre russes sont considérés eux aussi comme navires étrangers, donc ne peuvent traverser les détroits ; la mer Noire est considérée comme libre, donc neutre. En 1853, le tsar Nicolas Ier s'empare des provinces danubiennes de la Turquie. Il déclare la guerre à la France et à la Grande-

Bretagne en février 1854. Napoléon III en profite pour briser l'encerclement de la France depuis la défaite de Napoléon Ier et se rapprocher de l'Angleterre. Le 25 mars 1854, les deux puissances déclarent la guerre à la Russie. L'armée russe leva le siège de Silistrée, sur le Bas-Danube, en Dobroudja, et évacua les provinces turques de Moldavie et de Valachie. Celles-ci ne furent pas rendues à la Turquie, mais furent déclarées territoires neutres et confiées à l'Autriche. Puis les deux alliés enlevèrent la forteresse de Bomarsund et assiégèrent Kronstadt, en Baltique. Une armée franco-anglaise débarqua en Crimée et assiégea Sébastopol. Les batailles de Balaklava (25 octobre 1854), d'Inkerman (5 novembre 1854) et de Malakov (8 septembre 1855) qui entraîna la chute de la forteresse, firent beaucoup de victimes dans les deux camps. La Russie était vaincue. Il y eut 250 000 tués au total, dans les deux camps en présence. L'entrée du Piémont dans cette guerre, aux côtés des alliés, permettra à Cavour d'exiger la réalisation de l'unité italienne au profit du Piémont. La paix sera signée à Paris le 30 mars 1856. Entre-temps, le tsar Nicolas Ier était mort le 3 mars 1855. Son fils et successeur, Alexandre II, continuera la politique d'expansion vers le Sud, au détriment de la Turquie et de l'Iran.

L'histoire détaillée du Daghestan a été écrite en persan par un compatriote de Chamîl, réfugié dans sa « patrie », dit-il, l'Azerbaydjan, à la suite des événements malheureux de cette période. C'est : Kitâb-i Âthâr-i Dâghistân, par Hasane, fils d'al-Hâdj 'Abdallah al-Dâghistânî, ouvrage composé en 1889, imprimé à Saint-Pétersbourg en 1894. Le shâh d'Iran,

'Abbâs Ier le Grand, qui régna de 1587 à 1629, rétablit l'autorité de la Perse sur le Daghestan, à la suite de l'Azerbaydjan en totalité, contrôlant ainsi la majeure partie du littoral de la Caspienne. Contre les prétentions turques, il signa avec le sultan de l'empire ottoman un traité, en 1612, obtenant la suprématie dans cette région, à condition de ne pas léser les intérêts de ceux qui continuaient à recevoir les subsides du Sultan. L'affaiblissement de la Perse, sous les successeurs du shâh 'Abbâs, permit aux Turcs et aux Russes de multiplier leurs interventions. En 1722, Pierre le Grand occupa Derbent. Mais Nâdir Shâh ayant unifié la Perse, parvint à se faire restituer par les Russes le pays entre le fleuve Koura et le fleuve Soulak (1733). Il recréa la dignité suprême de Châmkhâl et nomma à cette fonction Khâz-Pûlâd-Khan. Après l'assassinat de Nâdir-Châh en 1747, la Perse perdit de nouveau le contrôle du Daghestan, et même un prince de cette région vint piller Ardabîl, en Iran. Mais, en 1786, une nouvelle dynastie, les Qâdjârs, prit le pouvoir en Iran. Elle dura jusqu'en 1926, où elle fut remplacée par les Pahlévî, qui durent leur succès à leur opposition aux ingérences extérieures et à la pression politique russe et étrangère. Le désir des Qâdjârs de récupérer les provinces du littoral occidental de la Caspienne et du Caucase les mit en lutte contre Catherine II de Russie, en 1796. La ville de Derbent fut prise et perdue à plusieurs reprises. En 1813, fut signé le traité de paix du Gulistân, par lequel la Perse donnait à la Russie Bakou, le Daghestan, la Géorgie. L'Arménie, à son tour, passa de la protection iranienne à celle de la Russie, en 1828.

L'activité culturelle arabe au Daghestan a été intense

du vivant de Chamîl. Le Journal raconte, en effet, comment on apprenait à lire aux garçons et aux filles, et l'intérêt porté par les assitants aux leçons de lecture que les prisonniers suivaient pour se perfectionner en français. Il y eut même un échange demandé par les élèves, entre une langue étrangère et l'arabe. L'activité des novices de l'ordre mystique des Naqchbandiyya se développait dans ce sens, malgré la pauvreté extrême de la population. Nous savons, en outre, que ce pays a donné un nombre important de savants arabes, dont le cheikh Sâlih al-Yamanî, mort à La Mekke en 1696, et Mouhammad-Moûsa, mort à Alep, en Syrie, en 1708. Des professeurs originaires de ce pays enseigneront le droit et la grammaire à Alep et à Damas.

Proches des Daghistanais, sont les « Albanais du Caucase », habitants de l'Azerbaydjan, russe aujourd'hui, persan avant le traité d'Andrinople (1829), qui reconnaissait l'indépendance de la Grèce. Ils occupaient une plaine marécageuse où coulait la Koura et le delta de celle-ci sur la Caspienne, rejoint par l'Araxe, fleuve arménien dans sa partie supérieure. C'étaient les Caspes autrefois (qui ont donné leur nom à la mer Caspienne), soumis à un roi persan après la mort d'Alexandre le Grand, dans le cadre d'une satrapie indépendante, l'Atropatène. Le pays est dominé par les crêtes élevées du Caucase : le Bazardiouzé (4480 mètres), la Noukha, la chaîne du Samour. Des Arméniens sont mêlés à toute cette population.

Il ne reste de l'Arménie qu'une toute petite partie, érigée en République soviétique, autour des sommets montagneux les plus élevés, avec le lac de Sevan, le bassin de l'Akhourian autour de Léninakan et

celui de l'Araxe autour d'Erevan, la capitale. Le mont Ararat (5 165 mètres) est en Turquie. L'Alagheuz (4 095 mètres) se trouve encore dans le territoire arménien. Les anciens habitants de ce royaume, à l'histoire étrangement convulsée, vivent aujourd'hui éparpillés dans le monde entier, par suite des persécutions sauvages dont ils ont été l'objet. Une littérature florissante reste encore à découvrir par le grand public international : elle contient des merveilles. L'Arménie fut organisée en Etat et fortement constituée au Xe siècle avant Jésus-Christ. Dominée par les Perses, elle se rendit indépendante sous le roi Tigrane II le Grand, qui régna de 95 à 54 av. J.-C. Il conquit alors l'Atropatène (Azerbaydjan), l'Osroène (région d'Edesse), la Cilicie, la Mésopotamie du Nord, la Syrie du Nord [1]. Après une période d'affaiblissement, elle passa de nouveau sous la domination perse, avec les Sâsânides (226 ap. J.-C.). En 387, Rome en arracha un lambeau (l'ouest du pays, un cinquième de l'ensemble) à la Perse. Durant la période byzantine, les révoltes des princes arméniens contre la domination persane furent toujours appuyées par les empereurs grecs. La conquête arabe fut faite probablement en 25/645 [2]. En 41/661, l'Arménie se reconnaissait vassale de l'Empire arabe et payait tribut. Une rébellion sanglante, en 237/851, échoua complètement : toute la noblesse guerrière de l'Arménie fut alors déportée. Devant les menaces des

1. Sous ses successeurs, à Edesse, eut lieu la conversion au christianisme des Arméniens. Ce fut le premier Etat officiellement chrétien (IIe siècle). Cette évangélisation fut complétée au siècle suivant. (Saint Grégoire l'Illuminateur, né vers 240, mort vers 326).

2. La première date est celle du calendrier musulman.